



RENÉE ELKAÏM-BOLLINGER

## *Yeux au gingembre*

---

**E**xtrait du livre à paraître en octobre 2010 :  
*De Bouche à Oreilles, Alphabet Comestible*, éditions Menu Fretin

*« Les yeux sont de diverse nature parce qu'il sont faits de  
diverses choses, de chair, de nerfs, de graisse et d'humeur ...  
Et pour leur malice, il convient de les manger à saveur  
de gingembre, de poivre et de cannelle. »*

Aldebrandin de Sienne. (Vers 1256)

Quand j'étais enfant je n'avais aucune honte à manger les yeux qu'on me mettait de côté.

C'était des yeux de poisson, de rouget peut-être. Je croquais la toute petite bille opaque. C'était fade et caoutchouteux et ça ne ressemblait à rien d'autre. Ça n'avait pas l'air d'un œil, mais je savais que c'en était un. C'était caillé, comme le blanc de l'œuf à la cuisson. Le blanc de l'œil. Je m'embrouillais dans les yeux et les œufs : pochés, au beurre noir, au bacon, mais on ne mangeait pas de bacon.

On racontait que des gens, au loin, en France, mangeaient jadis, les yeux de veau, avec leurs cils recourbés et leur air rêveur. On avait retrouvé des recettes.

Ailleurs, on dégustait, à la cuiller, les yeux bouillis, on offrait au visiteur le plus respecté, les yeux du mouton, avec sa tête.

Ce qui m'intéressait, c'était la transformation, du cru au cuit. La transparence, puis l'opacité. Les yeux du merlan ou du rouget, je les avais vus, alors qu'ils étaient étalés sur le papier journal au retour du marché. Dans l'orbite, il y avait un blanc vivant, une pupille, une prune, avec une fine pellicule par-dessus, comme une eau trouble. J'avais engagé avec cet œil-là une rêverie, puis une réflexion sur la mort.

L'œil vitreux, encore cru, c'était celui d'un humain, un de mes oncles, mort devant moi à l'hôpital, alors que je récitais pour lui, un poème. L'eau trouble avait embué le regard, je n'avais pas peur. Ce qui était terrifiant, c'est l'affolement qui a suivi : les va-et-vient, et surtout la violence crispée avec laquelle, on m'arrache à la fascination du regard éteint.

Il se trouve que je n'ai jamais goûté à ces yeux là.

On disait : « ce soir, on mange du poisson. » Rien à voir avec le poisson du poissonnier. Là, les têtes étaient à l'envers, les langues pendantes, les bouches hérissées. Les bouches étaient parlantes, ça leur donnait des « airs », une contenance. Un turbot, la bouche basse, mécontent, un saint-pierre outragé, une rascasse épineuse et sévère, une dorade royale butée, une sole

louche. La position des yeux était particulièrement étrange : tantôt juxtaposés, tantôt écartés.

Une impression générale de mauvaise humeur.

On mangeait aussi « les yeux du potage » et ça c'était une merveille ! Du bout de la fourchette, on raboutait ces flaques grasses, on créait des passerelles, on agrandissait, on diminuait ; ça retardait le moment où on avalerait la première cuillerée de la soupe qui nous regardait.

« Si tu n'avales pas ta soupe, je te fais « les gros yeux », disait ma mère.